



## L'orientation scolaire et professionnelle

36/1 | 2007

Insertion, biographisation, éducation

---

### « Maintenant je ne suis plus invisible, on me regarde » ou de la biographisation réciproque

*« Now I'm no longer invisible, I'm looked at » or reciprocal biographisation*

Jean Biarnès

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/osp/1272>

DOI : 10.4000/osp.1272

ISSN : 2104-3795

#### Éditeur

Institut national d'étude du travail et d'orientation professionnelle (INETOP)

#### Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2007

Pagination : 33-44

ISSN : 0249-6739

#### Référence électronique

Jean Biarnès, « « Maintenant je ne suis plus invisible, on me regarde » ou de la biographisation réciproque », *L'orientation scolaire et professionnelle* [En ligne], 36/1 | 2007, mis en ligne le 05 mars 2010, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/osp/1272> ; DOI : 10.4000/osp.1272

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# « Maintenant je ne suis plus invisible, on me regarde » ou de la biographisation réciproque

*« Now I'm no longer invisible, I'm looked at » or reciprocal biographisation*

Jean Biarnès

---

## Introduction

- 1 Le titre de cet article reprend le propos d'une personne d'une quarantaine d'années tenu à sa sortie d'un chantier d'insertion. Il va nous servir à comprendre ce qui se passe lorsque, pris dans une dynamique de (trans)formation, on est amené à biographier son passé, et à quelles conditions un tel travail peut être un levier de reconstruction de soi dans une perspective de construction d'avenir.
- 2 Les chantiers d'insertion sont des structures le plus souvent associatives. Le dispositif du chantier d'insertion est né après les travaux d'utilité collective (TUC) de la fin des années 1980 et a été créé pour accueillir des publics adultes en situation de grandes difficultés et précarités. Son objectif était de remettre en emploi des personnes en chômage de longue durée. À partir des années 1995, les chantiers d'insertion accueillent de plus en plus des personnes très désocialisées. Nous avons aujourd'hui dans les chantiers d'insertion des personnes qui appartiennent à la troisième génération familiale ayant connu le chômage, et parmi elles des jeunes adultes d'une trentaine d'années qui n'ont jamais travaillé régulièrement ou légalement. Nous sommes là devant l'émergence de nouvelles subcultures. Ces personnes, bénéficiaires du RMI<sup>1</sup>, ont une identité fragilisée, une image d'eux-mêmes très dévalorisée, et n'ont d'autre projet de vie que celui de survivre au jour le jour. Sur les chantiers d'insertion, elles sont insérées dans la pratique d'une activité de production, petite maçonnerie, agriculture, entretien des espaces verts, etc. C'est sur le support de ces activités que se fait tout un travail qui doit les amener à se réinscrire dans une dynamique d'insertion.

- 3 Si la reprise (ou la prise) d'un emploi était il y dix ans l'objectif des chantiers d'insertion, cela ne peut plus être le cas aujourd'hui. À moins de s'en tenir à une forme de pensée magique, on ne peut raisonnablement penser qu'en six mois ou même un an des personnes ayant vécu de nombreuses années dans des situations d'extrême précarité puissent réapprendre, voire apprendre les pré-requis nécessaires pour pouvoir tenir un poste de travail, même le moins qualifié. Pour ces personnes, vivre sur un rythme journalier marqué par la temporalité liée à un emploi est déjà une difficulté. L'objectif est alors de travailler à réinscrire ces personnes dans une dynamique d'insertion sociale devant déboucher ultérieurement sur une insertion professionnelle.
- 4 À partir de ce dispositif du « chantier d'insertion », nous nous proposons dans cet article d'explicitier la notion de « biographisation réciproque » comme processus de réinscription identitaire et sociale. Dans cette perspective, nous serons amenés à réexaminer les concepts d'insertion et d'exclusion tels qu'ils sont définis dans la littérature sociologique et utilisés dans l'action sociale. Questionnant et problématisant la démarche des « récits de vie » dans le champ du travail social, nous développerons en situation la notion de réciprocité biographique, dont la relation « encadrants de chantiers d'insertion » et « bénéficiaires » nous paraît être exemplaire.

## Du concept « insertion/désinsertion »

- 5 Comme tout concept très utilisé, le concept d'insertion pourrait n'être que politiquement mobilisateur et être privé de toute valeur explicative. Dans un séminaire, une intervenante faisait remarquer que les personnes en situation de grande précarité ne se sentaient pas du tout « désinsérées », et que c'étaient les autres, les acteurs sociaux, qui en parlaient en termes d'exclusion et donc de réinsertion<sup>2</sup>. Cette intervenante, en situant le concept d'insertion en opposition à celui d'exclusion, concluait qu'il fallait abandonner le concept d'insertion. Pour nous, s'il y avait un concept à abandonner, ce serait bien le concept d'exclusion parce que l'on n'est jamais « exclu ». On est exclu d'un certain nombre de droits, de possibilités offertes par la société, ce qui légitime les concepts de *désaffiliation* (Castel, 1996 ; Dubet, 1987) ou de *disqualification* (Paugam, 1993). Cependant personne n'est jamais exclu d'une société, ce qui rend illégitime la notion de « rupture du lien social » qui ne peut être qu'une métaphore théorique. Nous avons pu rencontrer des personnes qui, vivant depuis fort longtemps dans des cahutes dans les bois, ne venaient plus percevoir le RMI auquel elles avaient droit. Pourquoi ? Par honte d'elles-mêmes et de leurs conditions de vie. La honte est la manifestation de la survivance d'un lien social (Bourdieu, 1993 ; Tisseron, 1992). Même si ce lien social est très affaibli, très abîmé, nous nous privons d'une compréhension plus fine si nous déclarons, par simplification, qu'il est rompu, c'est-à-dire qu'il n'existe plus. De même la « débrouille », qui recouvre toutes les formes d'activités d'économie parallèle qui se font jour dans les zones de grande précarité, génère de nouveaux types de liens sociaux que nous ne « voyons » que difficilement parce qu'ils se construisent en dehors des schémas de pensée des personnes dites insérées<sup>3</sup>.
- 6 Pour nous, le concept d'insertion n'est pas à comprendre comme l'envers de celui d'exclusion, mais comme un des pôles du processus « insertion/désinsertion » qui signe la problématique de la vie de chaque être vivant. Le processus « insertion/désinsertion » est présent dès le début de la vie d'un être humain qui va devoir se construire sa vie durant. Le nourrisson qui vient de naître est projeté dans un monde « étranger » où il doit

s'insérer. Cette insertion dans un monde pré-construit l'oblige à se « désinsérer » du milieu maternel dans lequel il « baignait » et de la relation symbiotique avec sa mère<sup>4</sup>. Le processus d'insertion est donc totalement lié à son inverse qui n'est pas le concept d'exclusion mais celui de « désinsertion ». Toute sa vie, un sujet passera par des mondes, des subcultures, des groupes divers. Cette diversité vécue transformera continuellement son identité. En définitive, nous ne pouvons pas employer le concept d'insertion seul, mais celui « d'insertion/désinsertion ». Il renvoie à ce « balancement » entre l'adhésion et le rejet des significations symboliques donnant sens au monde à travers la culture<sup>5</sup> de nos différents groupes d'appartenance. « Insertion/désinsertion » est donc un processus double et contradictoire. D'une part l'adhésion d'un sujet à une nouvelle subculture, mouvement basé sur le désir, d'autre part la désinsertion du groupe où se situait l'ancienne adhésion, ce qui génère l'angoisse de la perte chez le sujet et un prix à payer pour cette « trahison culturelle » (Biarnès, 1995). La structure des rites de passage dans les sociétés traditionnelles (Van Gennep, 1981) répond à cette double contrainte. Le premier volet du rite « tue » dans le sujet ce qui appartient au passé et le second l'initie aux repères symboliques du groupe qui l'accueille.

- 7 Nous pouvons aussi faire référence au mythe d'Ulysse et aux étapes de sa construction identitaire. Ulysse, successivement chez Éole, Circé, Tirésias et Hadès, a des contacts avec les cyclopes et les sirènes. Lorsqu'il rentre chez lui, lorsqu'il a accompli son *retour* (c'est le sens du mot *odyseus*), il est construit en tant qu'homme à partir de ce chemin initiatique qui lui a fait rencontrer la diversité des dieux et des hommes. Avant de se séparer de ses hôtes, il séjourne avec eux dans une « communion » d'idées où il donne autant qu'il reçoit. Ce « don » est aussi le prix à payer pour pouvoir, à un moment, « quitter » (Mauss, 1984) un groupe pour aller vers un autre. Ce faisant, il acquiert à chaque fois une nouvelle modalité d'être et de penser le monde, modalité qu'il doit transformer, donc partiellement rejeter au contact d'une nouvelle expérience.
- 8 À l'instar d'Ulysse, dans chaque groupe que nous traversons, nous prenons, ce qui implique que nous devons perdre une part de ce que nous avons pris dans les autres groupes et qui nous « affiliait » à ceux-ci. À la manière d'un Janus *bifrons*, ces deux concepts « insertion-désinsertion » sont les deux faces d'un même processus. C'est dans cette problématique du gain et de la perte que se construit à chaque instant l'identité de chacun, que l'on grandit, et que l'on trace son chemin jusqu'à la fin de sa vie. Ce processus « insertion/désinsertion », qui comme le montre son origine, renvoie à la problématique sociale et identitaire du « corps en situation » (Biarnès, 2006), est donc bien un processus très archaïque dans la problématique de la construction du sujet humain en relation avec ses environnements. Le processus d'insertion-désinsertion appartient en propre à l'« être » humain et l'inscrit dans une dynamique essentielle, celle de la transformation et du devenir<sup>6</sup>.
- 9 Ce balancement « insertion/désinsertion » est étroitement lié à celui de l'angoisse/désir. Désir de grandir et angoisse de perdre. Le discours récurrent des formateurs en alphabétisation, déplorant le manque de motivation et la désaffection des personnes qu'ils ont en charge, en offre un bon exemple. Ce n'est pas le manque de motivation des personnes qui est en cause : toutes ont le désir d'apprendre et d'entrer dans le monde de la lecture et de l'écriture. Mais l'introduction dans cette culture « étrangère » qui relève d'autres codes et met en œuvre d'autres enjeux que ceux liés à l'oralité suscite de l'angoisse. Entrer dans un monde dont on n'a pas les clés ne peut être qu'angoissant. Cette angoisse va obliger le sujet à demander de l'aide, mais cette demande, parce qu'elle

n'est pas identifiable comme telle chez le sujet qui la pose, ne sera pas décryptable par le formateur. L'apprenant n'étant pas sécurisé jugule son angoisse en revenant là où il se sent en sécurité parce qu'il connaît les repères. Ce processus, que l'on trouve dès l'école, est présent tout au long de la vie.

- 10 Le mécanisme « désinsertion/insertion » mobilise donc des forces contradictoires liées au passé, au présent et au futur du sujet. Les dysfonctionnements que l'on peut y observer sont des « nœuds » qui prennent leur source dans les histoires singulières tout autant que dans celle des groupes ainsi que dans la manière dont le sujet ou le groupe se « représente » cette histoire. Tout travail social ne peut alors que s'adosser sur la biographie du sujet. La question est de savoir dans quel *contexte de biographisation* l'approche de la biographie du sujet peut avoir des effets de (trans)formation.

## Du « récit de vie » à la « biographisation réciproque » comme processus formatifs

- 11 En posant ce concept « insertion/désinsertion » comme la base du travail social, nous sommes dans une problématique qui lie le passé, le présent et l'avenir des personnes auprès de qui nous intervenons. Comment répondre à cette problématique et concevoir cette intervention ? Deux voies sont possibles. La première consiste à scinder artificiellement les trois dimensions du temps, en pensant qu'il faut commencer par connaître le passé pour comprendre le présent et construire le futur. La seconde est de considérer que le passé n'a de réalité que lorsqu'il s'exprime dans un présent en train de construire le futur. La première voie renvoie à la position de « l'ingénieur » qui remplace la complexité humaine par le « compliqué », la seconde prend, au contraire, en charge la complexité (Biarnès, 2006)<sup>7</sup>.
- 12 Les acteurs sociaux sont formés à emprunter la première voie. Ils intègrent cette idée que, leur action se situant dans la construction du « futur » de la personne avec laquelle ils travaillent, ils doivent appréhender *a priori* son passé et connaître son parcours. Ils recherchent alors le maximum de données sur le passé de la personne. Deux sources sont possibles : soit les dossiers avec les renseignements enregistrés sous des formes stéréotypées, soit les témoignages apportés par la personne elle-même. Bien que la « culture des dossiers » date maintenant de plus de trente-cinq ans (Masson, 1980), on commence seulement à se poser des questions sur la fiabilité de ces derniers. Sur quels présupposés idéologiques ont-ils été construits ? Qui les a renseignés ? Quels types de renseignements sont collectés ? Pourquoi ceux-ci et pas d'autres ? Quant au recours à la personne elle-même comme source d'information, il a pris la « forme miracle » dans les années 1990 du « récit de vie ».
- 13 Depuis les années 1960, la culture du social et de l'enseignement, abandonnant progressivement la « théorie des dons » la remplace par l'idéologie du « handicap socio-culturel ». Le « déficit » n'est plus dans la personne mais dans son environnement. D'où l'idée que l'on ne peut « bien » travailler qu'en connaissant le parcours antérieur de la personne. Les dossiers récapitulent des données en ce sens<sup>8</sup>. Quand, dans les années 1980, ces dossiers sont interrogés quant à la validité des données recueillies et quant à la fonction qu'ils occupent dans la construction des représentations des personnes dans l'imaginaire des acteurs sociaux, arrive cet « outil miracle » qu'est le « récit de vie ». L'idée est que si l'on fait parler la personne elle-même de son passé, on évite les

distorsions du dossier. Mais quels sont les effets de ce regard intrusif dans la vie de l'autre ? Quelles limites peuvent être mises sur une position immédiatement interprétative de la parole de l'autre ? L'acteur social ne s'intéressait pas à ces questions et ne s'interrogeait pas davantage sur la position défensive ou stratégique que pouvait adopter la personne ainsi questionnée sur son passé. Le plus souvent sans formation, il ne peut interroger sa position personnelle dans cette relation « d'entretien » univoque. Il prend alors la réponse comme « la vraie vie racontée » du sujet par lui-même, alors que ce dernier reconstruit son passé en fonction du sens qu'il donne à la question posée par un acteur social dans telle situation. De plus, fort de cette conviction d'avoir touché la « vraie vie du sujet », l'acteur social, plaquant ses propres interprétations, déduisait diagnostic et pronostic pour la personne qu'il avait devant lui. Cet usage du « récit de vie » dans les problématiques sociales est fort éloigné des analyses et des démarches de formation telles qu'ont pu les développer Lejeune (1975), Pineau et Jobert (1989), ou plus récemment Delory-Momberger (2004). Tous se gardent bien de confondre l'histoire réputée « vraie » du sujet et le récit qu'il en fait et montrent que le récit de vie est un processus de *biographisation*, pour reprendre le concept de Delory-Momberger, par lequel le sujet donne une forme narrative personnelle à ses inscriptions socio-historiques. Il faut bien comprendre que cette utilisation « naïve » du récit de vie par les acteurs sociaux est le résultat logique d'une conception de l'insertion comme antithèse de l'exclusion. Selon une telle conception, si une personne est dans une position A d'« exclusion », pour la faire accéder à une position B d'« insertion », « je » dois savoir, avant toute chose, comment et pourquoi cette personne est arrivée à cette position A sans pouvoir accéder à la position B.

- 14 Si l'on resitue au contraire le concept d'insertion dans un processus d'insertion/désinsertion, le travail d'accompagnement de l'acteur social va être de nature très différente. Le « passé » du sujet ne peut plus être regardé comme pouvant être objectivé par le sujet lui-même puisqu'il participe aux processus actuels de la démarche de celui-ci. Ce « passé-présent » n'est pas un objet mort mais un processus à l'œuvre. Or, comme tout processus à l'œuvre, il ne peut être objectivé que si on l'aborde dans son fonctionnement actuel et non dans le faux semblant d'un discours prétendant reconstituer la « réalité » d'une existence passée.
- 15 Nous allons ici nous appuyer sur le travail conduit dans les chantiers d'insertion<sup>9</sup> pour développer notre conception de cette problématique insertion-biographisation-éducation et présenter en particulier ce que nous avons appelé la démarche de « biographisation réciproque ». Le groupe des personnes sous contrat de travail sur les chantiers est animé par des « encadrants techniques de l'insertion par l'activité économique », plus simplement désignés sous l'appellation d'« encadrants ». Ce sont des techniciens de différents corps de métiers qui ont des compétences techniques reconnues pour pouvoir encadrer un chantier au niveau professionnel, mais qui n'ont pas de formation au niveau relationnel, en termes d'écoute de l'autre et de démarche d'accompagnement. Ils ont donc acquis cette formation par eux-mêmes, « sur le tas », en constituant chacun des savoirs d'expériences (Barbier, 1996) de façon informelle (Pain, 1993). Le fait qu'une personne qui se sentait inexistante à l'entrée d'un chantier d'insertion puisse dire, un an plus tard : « maintenant on me regarde, je ne suis plus invisible », est un bon indicateur de la qualité du « travail relationnel » accompli par ces encadrants et invite à s'interroger sur ce qui se passe dans les chantiers d'insertion et sur les procédures qui y sont mises en œuvre.

- 16 Il faut signaler en premier lieu que les encadrants sont des personnes qui ont elles-mêmes vécu l'échec, et particulièrement l'échec scolaire. N'ayant pas pu suivre des études, ils ont cependant été reconnus quant à leurs qualités professionnelles. Les encadrants ont été, et pour certains sont encore, dans une position de difficulté dans leur rapport au savoir et à la formation. Il y a donc de leur part une connaissance de l'intérieur de ce qu'est le public avec lequel ils vont travailler<sup>10</sup>.
- 17 Mais ce qui pour nous est le plus important est que les encadrants forment avec les participants des chantiers d'insertion une équipe de travail qui fonctionne avec un contrat et un programme. Cette équipe doit réaliser une production dans des délais fixés et selon des exigences de qualité<sup>11</sup>. La validation de ce travail se fera sur des critères socio-économiques : en fonction de la production effectuée, le chantier pourra obtenir d'autres contrats ou devra fermer ses portes. Il faut donc constituer une équipe solidaire qui se donne à la fois des repères et des valeurs pour accomplir ce travail de qualité dans les temps fixés. L'équipe est tournée vers ce « futur » à construire et à réussir ensemble. Les encadrants ont immédiatement compris que demander aux personnes avec lesquelles ils vont devoir travailler de dévoiler leur passé, c'était, pour la grande majorité, les remettre face à leurs échecs et devant l'image négative qu'ils ont d'eux-mêmes. Aussi ne demandent-ils jamais *a priori* aux bénéficiaires d'où ils viennent et ce qu'ils ont fait. De même, les renseignements fournis par les dossiers n'intéressent guère les encadrants<sup>12</sup>. Pour eux, c'est le rapport à la tâche et à la production, c'est le côté « professionnel » qui compte, et pour que cette dimension « professionnelle » apparaisse chez des personnes qui ont quitté l'emploi depuis fort longtemps, les encadrants ont bien compris que c'est la dimension relationnelle et sociale qu'il faut travailler. Prenons l'exemple d'un chantier qui avait pour tâche de remettre en état des sentiers de randonnées. Pour ce faire, il fallait effectuer beaucoup de débroussaillages et d'élagages, ce qui suppose le maniement de tronçonneuses, avec les compétences techniques mais aussi une conscience des dangers que cela implique pour soi et pour les autres. Les encadrants abordent avec les membres de leur équipe les dangers à éviter, de manière collective pour les données techniques et de manière individuelle pour les problèmes de nature personnelle. Ainsi, les problèmes d'alcoolisme peuvent se dire, non pas dans une position intrusive de la part de l'encadrant, mais dans une position de partage d'une activité que l'on doit effectuer et réussir ensemble. De la même façon, dans les apprentissages techniques et de travail d'équipe, chacun va être amené à parler de soi et à s'adresser personnellement aux autres, dans un rapport à l'activité qui conduit à expliquer pourquoi l'on a procédé de telle façon, pourquoi on pense avoir réussi ou non. Cette « clinique de l'activité » (Clot, 2004) et la recherche de compréhension pour soi et pour les autres qu'elle implique, obligent à un retour sur le passé et sur telle ou telle étape du parcours du sujet. Ce dévoilement biographique prend sens dans l'entreprise commune, il participe à la co-construction de l'activité que l'on mène ensemble. On est loin de la demande intrusive du récit-confession et des dérives interprétatives auxquelles elle peut donner lieu. De plus, l'encadrant n'est pas dans une position de domination mais de partage et de réciprocité. Il est soumis aux mêmes obligations de parole. Cette parole est sollicitée à l'égal de celle des autres, et elle fait également émerger son histoire.
- 18 C'est ce que nous appelons la « biographisation réciproque » : lorsque je « donne » une partie de ma vie, ce n'est pour l'exhiber sans contrepartie au regard de l'autre. Je la donne parce qu'elle a un sens pour tout le monde, moi y compris, parce qu'elle participe à la création d'une culture commune. Dans cette dynamique, l'autre va la recevoir, lui



apporter ses appréciations et ses commentaires, mais pour ce faire il va devoir lui-même livrer une partie de sa propre vie. Dans cette démarche de biographisation réciproque, il y a l'effet de « biographisation » tel que l'entend Delory-Momberger (2004), c'est-à-dire le travail d'individuation et d'appropriation qui passe par la mise en récit de soi-même et de son parcours. Dans cet espace-temps de la biographisation réciproque est également inclus le processus de projection propre à la construction du sujet tel qu'il est mis en évidence surtout à l'adolescence mais qui reste présent tout au long de la vie d'un individu. La projection sur l'Autre du mauvais objet interne permet au sujet de s'approprier la réaction de l'Autre comme aide à la résolution du problème concerné. Autrement dit, le mauvais objet interne, projeté sur l'Autre, revient au sujet « avec » un modèle de résolution. Dans la biographisation réciproque le modèle de résolution est expliqué à partir du « passé » de l'Autre et n'est donc pas « totalitaire ». Il peut être intégré ou rejeté. Ce « modèle de résolution » n'est pas proposé par rapport à une norme externe à tous, mais par rapport à une « histoire singulière » qui n'est qu'une histoire parmi d'autres<sup>13</sup> mais participe à la création d'une histoire commune. Ce qui est travaillé par cet « extérieur à soi » c'est le pouvoir d'assumer la perte d'une partie de l'en-soi pour adopter une partie du hors-soi. C'est ici que la biographisation réciproque prend pour nous tout son sens, en aidant le sujet à pouvoir travailler à la fois la perte et le gain qui définissent le processus « insertion/désinsertion ». Dans cette démarche où chacun peut bénéficier des « interprétations » des autres, donc de modèles de résolution de ses propres problématiques, une condition nécessaire est que la parole de chacun soit exempte de jugements de la part de ceux qui l'entendent et qu'elle soit reçue dans la diversité de positions et d'opinions qu'elle manifeste. Parce qu'elle vise une production qu'il faut réaliser en commun, l'équipe ne peut fonctionner sur des jugements, mais sur des « conflits d'idées » acceptés et négociés par tous, encadrants et bénéficiaires. Les contraintes de la production sur le fonctionnement de l'équipe amènent ainsi les encadrants à redécouvrir par la pratique les trois principes énoncés par Rogers (1962), à savoir l'acceptation inconditionnelle de l'autre, l'empathie et la congruence. Quand, postulant au titre d'« encadrant technique d'insertion par l'activité économique », ces encadrants ont dû formaliser leurs expériences professionnelles dans un processus de « validation des acquis de l'expérience », ce que nous avons pu mettre immédiatement à jour c'est cette « connaissance » implicite forgée par et dans la pratique de cette position rogérienne d'aide à la personne.

## La biographisation réciproque comme résolution du paradoxe « connaître et méconnaître » le passé de l'autre dans le travail social

- <sup>19</sup> La capacité de transformation et d'évolution que l'on peut constater à la fois chez les bénéficiaires<sup>14</sup> des chantiers d'insertion et chez les encadrants atteste de la réciprocité des processus à l'œuvre et de leurs effets dans la démarche mise en œuvre. Cette réciprocité est le fruit d'une pratique commune visant un but commun. Il est alors très compréhensible que, lorsque cette pratique régulatrice fait défaut, l'acteur social ne puisse être que dans « l'intrusion », le voyeurisme et l'interprétation sans contrôle d'un récit de vie qui n'a de sens que par rapport à l'instance qui le réclame. Que peut faire en effet l'acteur social, quel qu'il soit, d'un « morceau » de vie qui lui est livré en dehors de tout contexte, en dehors de tout sens, donc de toute « utilité » pour le sujet lui-même ? Il



n'a d'autre ressource que de recouvrir le récit qu'il « reçoit » de son propre processus interprétatif, tout en ayant l'illusion de détenir la « vérité » sur la vie de l'émetteur dont il a suscité le récit. Fort de cette illusion, l'acteur social va construire un diagnostic et un pronostic par lesquels il va nommer à sa place le parcours et l'avenir de l'autre, en les figeant dans un discours à la fois d'autorité et de conformité. Dans la démarche de biographisation réciproque, à chaque instant le sens de la parole biographique est diversifié en fonction des récepteurs et il y a, de la part de l'émetteur, un retour possible et immédiat sur ce qui pourrait être de l'interprétatif. Il existe donc à chaque instant un aller-retour qui évite l'émergence d'un processus d'interprétation univoque.

20 À l'inverse de ce travail d'équipe sur les chantiers d'insertion, nous avons le témoignage de conseillers en mission locale<sup>15</sup>. Ceux-ci travaillent en relation duelle avec un sujet. Il arrive que plusieurs conseillers, dans leur rencontre avec un jeune, aient recueilli des propos différents, voire contradictoires, sur son passé et sur son parcours. La réaction des acteurs sociaux devant une telle situation est de mettre en doute la « sincérité » et la « fiabilité » du jeune. Une telle attitude méconnaît la dimension de re-création de la parole biographique en fonction des situations vécues par le sujet et des circonstances de l'interlocution. La multiplicité des expériences par lesquelles le sujet est amené à se construire (Lahire, 2002) se reflète en effet dans la manière plurielle dont il les relate en fonction du sens social dans lequel il est pris à un moment donné. Notre « vérité » sur nous-mêmes et sur le monde est changeante et multiple, c'est ce qui fait la complexité et la richesse d'un individu. Mais, pour l'acteur social, la vérité du discours de l'autre ne peut être qu'une et stable. Et puisque pour lui la vérité a cette dimension d'unicité et de permanence, il en vient vite à considérer que c'est le jeune qui la travestit et la dissimule. Par ailleurs, chaque conseiller pensant détenir « la vérité » sur le jeune qu'il a entendu (alors qu'il ne fonctionne que sur l'interprétation inconsciente qu'il fait de son discours) l'exclut *de facto* de ses préoccupations. En effet, chaque conseiller va alors défendre « sa vérité » sur le jeune contre toutes les autres. Le jeune est réifié. Ceci devient dramatique lorsque ce dernier est candidat à une intégration en emploi ou en formation qualifiante. Loin d'être portée à l'actif du jeune, la complexité de son expérience, et donc des discours multiples qu'il tient sur lui-même, devient un élément et un motif d'invalidation de son être. Lorsque, au contraire, cette « vérité multiple » se développe dans un processus de co-construction, cette interprétation en termes de « mensonge » ne peut exister. Ce qui pourra paraître contradictoire dans les propos de l'un ou l'autre fera l'objet, non d'un jugement de vérité, mais d'un questionnement et d'une démarche de compréhension. L'individu humain est à la fois homogène et hétérogène. Le parcours de la vie est un patchwork que l'on coud, découd et recoud selon de multiples exigences et des environnements pluriels. Une conception idéalisée du récit de vie fait au contraire penser que le parcours de la vie est tissé d'un seul tenant et ne présente ni coupure ni couture. Rien ne permet alors de travailler avec les « accrocs » de ce parcours qui ne peuvent alors qu'invalidier le sujet lui-même. La biographisation réciproque permet, elle, de travailler avec les plis, les replis et les coutures de ce tissu.

21 Mais cela nécessite du temps, et c'est cette dimension qui pose aujourd'hui problème aux chantiers d'insertion comme à l'ensemble des politiques sociales de lutte contre l'exclusion sociale ou professionnelle. Le temps dont il s'agit ici n'est pas celui des seuls dispositifs techniques et des aménagements matériels qui les accompagnent. Plus fondamentalement, c'est celui de la maturation et de la transformation de la personne, celui qui permet de changer le regard que l'on a sur soi-même et qui permet d'exister

pour soi-même et pour les autres. Ce temps de reconstruction de la personne est un temps non comptable, non quantifiable. Et ce n'est pas non plus un temps que l'on pourrait mesurer en termes de pure adaptation au marché de l'emploi : la personne qui découvre, après une année de chantier d'insertion, qu'elle n'est plus « invisible et qu'on la regarde » est peut être encore loin de l'employabilité ou de l'insertion dans une formation qualifiante, elle n'a peut-être pas encore vraiment acquis les repères qui structurent une posture professionnelle, mais c'est pourtant l'essentiel qui a été acquis, la reconstruction d'une image de soi positive. Ce n'est qu'à cette condition qu'une telle personne pourra, par la suite, entrer dans une dynamique d'insertion professionnelle. Autrement dit, le travail dans un processus d'insertion/désinsertion ne peut que passer par cette étape de la reconstruction de soi. Or ce travail ne peut être réduit à une quelconque quantification à visée de rentabilité, il ne peut être soumis aux critères d'évaluation de l'action sociale tels qu'ils sont mis en place par la Loi organique relative aux lois de finances (LOLF)<sup>16</sup>. La seule alternative à cette quantification de l'humain est de réintroduire la préoccupation du sujet dans tous les processus d'action sociale. La démarche de biographisation réciproque, dans la mesure où elle met en place les conditions d'une parole et d'une activité partagées et où elle poursuit des buts de construction de la personne, peut contribuer à maintenir cette préoccupation et cette exigence du sujet dans le travail social.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Amistani, C. (2000). *Les Femmes SDF*. Thèse de doctorat sous la direction de Jean Biarnès, Université Paris 13/Nord, laboratoire EXPERICE.
- Anzieu, D. (1980). *Le Moi peau*. Paris : Seuil.
- Barbier, J.-M. (1996). *Savoirs théoriques, savoirs d'actions*. Paris : Presses universitaires de France.
- Biarnès, J. (1995). La trahison culturelle. In *La Question du sujet en éducation et en formation* (pp. 17-35). Paris : L'Harmattan.
- Biarnès, J. (1999). *Universalité, diversité, sujet dans l'espace pédagogique*. Paris : L'Harmattan.
- Biarnès, J. (2006). Les effets de la mondialisation sur le travail social. In *L'Action sociale : le sujet et l'évaluation des politiques sociales. Au-delà d'une question d'éthique, une question de démocratie* (pp. 146-176). Nantes : Pleins Feux.
- Bourdieu, P. (1993). *La Misère du monde*. Paris : Seuil.
- Castel, R. (1996). *Les Métamorphoses de la question sociale*. Paris : Fayard.
- Clot, Y. (2004). *La Fonction psychologique du travail*. Paris : Presses universitaires de France.
- Delory-Momberger, C. (2000) (2<sup>e</sup> éd. : 2004). *Les Histoires de vie : de l'invention de soi au projet de formation*. Paris : Anthropos.
- Delory-Momberger, C. (2004). *Biographie et éducation. Figures de l'individu-projet*. Paris : Anthropos.
- Dubet, F. (1987). *La Galère, jeunes en survie*. Paris : Fayard.

- Lahire, B. (2002). *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*. Paris : Nathan.
- Lejeune, P. (1975). *Le Pacte autobiographique*. Paris : Seuil.
- Mahler, M. (1973). *Psychose infantile*. Paris : Payot.
- Masson, A. (1980). *Main mise sur l'enfance, genèse d'une normativité*. Paris : Payot.
- Mauss, M. (1984) (rééd.). Don et contre-don. In *Sociologie et Anthropologie* (pp. 145-279). Paris : Presses universitaires de France.
- Pain, A. (1993). *Éducation informelle*. Paris : L'Harmattan.
- Paugam, S. (1993). *La Société française et ses pauvres, l'expérience du RMI*. Paris : Presses universitaires de France.
- Pineau, G. & Jobert, G. (1989). *Histoires de vie*. Paris : L'Harmattan.
- Rogers, C. (1962). *Psychothérapie et relations humaines*. Liège : Nauwelaert Éditions.
- Tisseron, S. (1992). *La Honte, psychanalyse d'un lien social*. Paris : Dunod.
- Van Gennep, A. (1981). *Les Rites de passage*. Paris : A. et J. Picard. (Original publié en 1909)

## NOTES

1. Et non pas des « RMistes » comme on l'entend dans les médias, et même chez les décideurs ou chez les acteurs sociaux. Une personne ne peut jamais être réduite à une « étiquette ». Pour nous tous, c'est un problème d'éthique et d'évitement de la stigmatisation que de ne pas succomber à cette « facilité » de langage.
2. Il est vrai que lorsqu'elles arrivent sur un chantier d'insertion et qu'elles trouvent, après des années de chômage, un contrat de travail avec un salaire, ces personnes vivent cette situation comme un aboutissement plus que comme un nouveau départ, et qu'elles se considèrent comme étant totalement insérées.
3. Voir Amistani (2000).
4. L'enfant qui n'arrive pas à se désinsérer de cet univers symbiotique ne sera jamais sujet (Mahler, 1973)
5. Le concept de culture est pris ici en son sens anthropologique, c'est-à-dire l'ensemble des significations symboliques partagées par un même groupe humain pour donner du sens au monde, le comprendre, y être situé et s'y situer. Voir Mauss (1984), introduction de Lévi-Strauss, pp. IX-LII
6. Il existe des langues où le verbe être n'existe pas, parce que dès l'instant où j'ai décliné qui « je suis », cet énoncé a décrit qui « j'étais ». Le fait même de me définir a changé ma propre perception de celui que je suis. C'est cette transformation perpétuelle qui signe pour nous l'être humain : « Être, c'est faire de mon être du non-être et être en mon être du non-être. Être ce n'est pas être, c'est devenir » (Biarnès, 1999, p. 80).
7. L'humain est fait de zones de clarté et d'obscurité, de plis et de replis, de pensées ambiguës et même paradoxales, c'est ce qui fait sa complexité. Impossible alors de le réduire en « parties » que l'on pourrait additionner pour refaire un tout. Or c'est l'organisation actuelle du travail social qui remplace la complexité par le compliqué.
8. Voir les dossiers GAMIN (Gestion automatisée de la médecine infantile) et AUDASS (Automatisation de la direction d'aide sanitaire et sociale) (1971) suivis du dossier Haby (1975) et du « dossier social scolaire » (1979).

9. Biarnès, J. (2004). Analyse du fonctionnement des quinze chantiers d'insertion du département des Ardennes [document non publié]. Université Paris 13/Nord, laboratoire EXPERICE.
  10. On peut faire un parallèle avec la position du chaman (voire celle du psychanalyste) qui doit être passé « par la maladie » pour pouvoir la guérir chez les autres.
  11. Le chantier d'insertion fonctionne, comme une entreprise, sur des commandes avec des cahiers des charges à respecter.
  12. Les « dossiers » se limitent d'ailleurs très souvent à deux ou trois lignes pour une trentaine d'années de vie !
  13. C'est là la grande différence du travail des encadrants de chantiers d'insertion par rapport à celui des « éducateurs spécialisés » dont le discours ne réfère qu'à des normes externes.
  14. Voir le titre de cet article.
  15. Selon la nomenclature de la convention collective 2002 des missions locales et PAIO (Permanence, accueil, information, orientation).
  16. Entrée en vigueur en janvier 2006.
- 

## RÉSUMÉS

Le sujet humain se construit par un parcours où il doit se défaire des acquis du passé pour acquérir ce qu'il pressent être sa trajectoire future. C'est le mécanisme vital d'« insertion/désinsertion ». Une conscientisation du passé-présent devient nécessaire pour concevoir ce « présent-futur ». La « biographisation réciproque » ouvre une voie vers cette conscientisation en évitant les écueils d'un récit de vie parfois trop intrusif et interprétatif. Ce concept est développé à partir de l'exemple du travail effectué par les encadrants de chantiers d'insertion.

The human subject is constructed through a trajectory in which it is necessary to undo past acquisitions in order to acquire what the person senses to be his/her future trajectory. This is the vital mechanism of social integration/social exclusion. A past/present awareness thus becomes necessary towards this conception of "present/future". "Reciprocal Biographisation" opens the way towards this awareness, whilst avoiding the pitfalls of a life narration which could be too intrusive or interpretative. This concept is developed through the example of the work carried out by staff supervising work-experience social integration-projects.

## INDEX

**Mots-clés** : Biographisation réciproque, Chantiers d'insertion, Être sujet, Insertion/désinsertion

**Keywords** : Being a subject, Reciprocal biographisation, Social integration/social exclusion, Work-experience social integration-projects

## AUTEUR

### JEAN BIARNÈS

Jean Biarnès est professeur en sciences de l'éducation à l'université Paris 13/Nord (avenue Jean-Baptiste Clément, 93430 Villetaneuse) et membre du Centre de recherche interuniversitaire EXPERICE (Expérience, ressources culturelles, éducation) (Paris 13/Nord-Paris 8/Saint-Denis).